

semble a priori insoluble : « Comment vivre ensemble et comment faire confiance à la parole, si comme l'indique Freud nous sommes tous issus d'une longue lignée d'assassins ? » (p. 83). La position d'Angélique Christaki est là sans la moindre ambiguïté politique. C'est d'abord le lien social profondément altéré par le délitement sous l'empire néolibéral contemporain qu'il s'agit de mettre en cause : « Les subjectivités modernes, de plus en plus isolées, se révèlent impuissantes, sans recours, sans résistance face à l'escroquerie que représente la promesse des paroles sans discoursivité. Ainsi, apathiques, les subjectivités en crise et leur corps se trouvent à la merci de ce que nous appelons les nouvelles pathologies, qui ne sont autres que celles du lien social » (p. 96).

L'aliénation des sujets, étourdis par la multiplication des ersatz en tous genres, est essentiellement l'impuissance à résister à la force mortifiante secrétée par les modalités addictives des rapports de dépendance. D'où l'urgence de favoriser à la fois les capacités d'agir et la pensée critique, en somme, la *praxis*.

Jean-Marie Brohm

Entre rêve et foi, où se tient le sujet du désir ?

Dominique Gauch
érès, 2017, 224 pages

Ce livre est petit par son format, grand par son contenu. Il reflète la multiplicité des chemins par lesquels est passée son auteure, la psychanalyse mais aussi des études scientifiques (doctorat de pharmacie) puis théologiques (maîtrise de théologie de l'Institut protestant de théologie de Montpellier). Cet impressionnant parcours, mais pas seulement lui, a poussé l'auteure vers cette très exigeante question : « Entre rêve et foi, où se tient le sujet du désir ? » Le titre ne me paraît pas vraiment résumer le contenu du livre car, s'il traite de Freud et de l'inconscient, le rêve n'est pas la « voie royale » qu'emprunte l'auteure.

Dès la deuxième page est citée une lettre célèbre de Freud à son ami le pasteur Pfister, dans laquelle il dit vouloir « protéger » l'analyse des médecins et des prêtres, et voit l'analyste comme un « pasteur d'âme séculier qui n'aurait pas besoin d'être médecin et pas le droit d'être prêtre ». L'auteure se propose d'explorer ce « lieu secret », selon l'expression de Freud, qu'elle paraît habiter elle-même, entre science et religion, et qui n'est ni science ni religion.

Bien qu'elles s'interpénètrent, on peut distinguer dans l'ouvrage deux grandes parties : l'une est une lecture approfondie et critique de certains textes de Freud, notamment de *L'avenir d'une illusion*, avec en regard, la présentation de certains textes de Benjamin Fondane, poète et essayiste juif, mort en déportation, qui fut, entre autres, un lecteur attentif et critique de l'œuvre freudienne et dont la découverte a permis à l'auteure de répondre à une part de ses interrogations. Cette première partie en introduit une autre qui est une lecture personnelle, passionnée et fervente, du livre biblique de Job.

Le terme du parcours du livre me paraît être l'affirmation du caractère irréductible de ce que l'auteure nomme Altérité et, avec Fondane, l'invitation : « le voyageur n'a pas fini de voyager ». J'essaierai de parcourir les étapes de ce voyage difficile.

L'intuition initiale de l'auteure est née, comme elle l'affirme, non d'un abord conceptuel de l'œuvre de Freud mais d'une lecture portée par une interrogation existentielle profonde et urgente. S'appuyant sur le dialogue « impossible », bien que réel, entre Freud et Romain Rolland à propos du « sentiment océanique », l'auteure s'étonne du refus de Freud d'être « inquieté dans son propre fief » : il élimine, même en tant que question, le rapport de l'homme à Dieu, pour préserver la psychanalyse en tant que science et aussi son identité de « penseur rationaliste voire positiviste ». Or, selon l'auteure, les temps ont changé et actuellement « la psychanalyse s'expose aux effets négatifs de son propre impérialisme ». D'où

la nécessité « d’oser le dépaysement », de « s’ouvrir à un ailleurs fécond », de « quitter les lieux de familiarité de la pensée psychanalytique », de « repartir en quête de mots pour dire l’impensable ».

C’est dire le sérieux de la question de Dieu contre le Freud qui se veut seulement scientifique et qui devient (ou qui est lu) comme scientifique. Cette interrogation ou cette prise de position ne va pas sans donner à l’auteure quelque inquiétude à propos de son propre statut : « qu’est-ce qu’une psychanalyste dont la liberté de penser et d’être commence là où finit le savoir psychanalytique ? »

Parvenue à ce point, l’auteure propose de distinguer (elle y reviendra plusieurs fois) entre la sublimation selon Freud – qui va du pulsionnel vers les idées, la culture, les idéaux – et la pensée qu’elle nomme « existentielle » (représentée par Kierkegaard, Chestov, Fondane, mais aussi Baudelaire et Rimbaud) – allant du concept aux confins de la vie, « lieux de profondeurs, de ténèbres où naît la question du rapport de l’homme à Dieu ».

Selon l’auteure, Freud vieillissant (il a 76 ans lorsqu’il écrit *L’avenir d’une illusion*) aurait abandonné l’audace de ses premiers écrits, et surtout de la *Traumdeutung*, choisit Athènes plutôt que Jérusalem, soit le concept contre la pensée biblique. Cependant, il ne s’agit en rien d’un affrontement de doctrines mais d’*expériences* : l’une est expérience de l’inconscient « sous la force de l’amour transférentiel », l’autre est expérience « d’une présence, irréductible aux mots et à la raison », *expérience poétique* d’un impensable.

Ici me paraît être le cœur du livre qui s’appuie sur une critique sévère par Fondane, jetée sur la page de garde d’un livre, soit non destinée à être publiée – et certes sans nuance – mais intéressante lorsqu’elle interroge le rapport de Freud au transcendant : « Il y a antinomie chez Freud entre sa découverte de génie et ses conclusions de petit professeur plein de petits préjugés scientifiques [...] Il agrandit l’homme démesurément par ses découvertes et le rapetisse misérable-

ment par ses conclusions [...] Il a tellement peur que sous chaque petit mystère en l’homme, il y ait du transcendant [...] qu’il préfère nier le mystère en l’expliquant tout de suite » (p. 80).

Ainsi Fondane et Freud ne sont pas « sur la même rive de l’âme ». Pour Freud, Dieu est une invention humaine puisée dans l’infantile ; pour Fondane, « Dieu est un soudain qui saisit un sujet ». D’où la conclusion de ce débat (conclusion qui sera probablement contestée) : « expliquer le sentiment religieux par les lois de l’inconscient freudien est substituer à l’explication religieuse l’explication psychanalytique, c’est donc faire de la psychanalyse une nouvelle religion ».

On entre alors dans le second volet de ce livre, au nom de la même exigeante interrogation, cette fois à travers le personnage biblique de Job, dans une lecture qui se veut « poétique » au sens où l’entend l’auteure, c’est-à-dire, si j’ai bien compris, ni littérale, ni symbolique, ni démonstrative, mais du niveau de l’expérience spirituelle.

Histoire d’un personnage qui sort de son illusion religieuse comme de son confort matériel lorsqu’il subit l’épreuve du mal, alors que tout – biens, famille, santé – lui a été enlevé : « la digue de la croyance religieuse s’est effondrée sous les houles du réel ». En proie aux consolations ou, pire, aux interprétations moralisantes de ses amis, la déréliction de Job le place au centre de la traversée du désespoir, « lutte devant l’impossible ». À l’issue de cette lutte, ce n’est pas la « preuve de Dieu » qu’il trouvera, mais c’est « lui qui adviendra comme *Je* devant son *Tu*, son *Autre* ». On a envie de rapprocher Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m’avais déjà trouvé », mais il faut laisser à l’auteure l’originalité de son interprétation et y voir « une force positive de résistance au triomphe de l’explicable, de l’interprétable, habitée d’altérité impensable ».

Après s’être débarrassé rapidement (trop ?) du compromis de Jung entre psychanalyse et religion et s’être placé du côté de Sabina Spielrein, le livre conclut fermement que « la véritable fidélité au

génie de Freud est au prix d'une infidélité aux idéaux du Maître », et de reconnaître l'écart irréductible entre ces deux universels que sont le genre humain et la Transcendance.

Je serais tentée d'en rester là, après avoir essayé d'exposer de mon mieux une pensée si originale et si vivante, si riche et si difficile que je ne voudrais surtout pas aplatir par un rappel « historique ». Pourtant, on se doit peut-être de rappeler que la problématique des relations entre psychanalyse et religion était posée dès avant la guerre, en France, où un certain nombre d'analystes ne songeaient pas à renoncer

à leur foi pour exercer leur métier, au prix probablement d'une certaine tension qui n'apparaît pas, à ma connaissance, dans leurs écrits. Après la guerre cette problématique a réapparu de façon plus ouverte, F. Dolto en étant emblématique, avant qu'une étape ou une mutation dans le développement de la culture fasse, en effet, pour certains – comme l'auteure en exprime la crainte – de la psychanalyse une « religion ». Mais le « voyage » exigeant est toujours présent et cet ouvrage en ouvrira le chemin à d'autres.

Claire Doz-Schiff

